

LE BAL des ESCARGOTS

COMEDIE en 3 ACTES

de

Jean-Claude MARTINEAU

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur. En conséquence avant son exploitation vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (la SACD par exemple pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation de jouer n'a pas été obtenue par la troupe. Le réseau national des représentants de la SACD (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits des auteurs et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori. Lors de sa représentation la structure de représentation (théâtre, MJC, festival...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe doit produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

Dépôt SACD : Juillet 2013

PERSONNAGES

(La pièce nécessite 6 femmes et 5 hommes)

MARTINE – La cinquantaine. Femme vive, active. A beaucoup de peine à supporter son « escargot » de mari.

PAUL – Sensiblement le même âge. Mari de Martine. Compte tenu de sa lenteur, est surnommé « l'escargot » par toute la famille et ses amis.

MARGOT – 25-30 ans. Leur fille. Sort depuis quelques années avec Flavien et a décidé de se marier.

FLAVIEN – 25-30 ans, fiancé de Margot. Gentil, mais gaffeur et aussi lent que son futur beau père.

HORTENSE – Mère de Martine. Vit sous le même toit que sa fille. A beaucoup de mal à supporter son gendre Paul. *Si problème d'âge, Hortense peut devenir la sœur de Martine. Voir version 2*

JEAN-PIERRE – Le maire. Célibataire et ami de Paul. Est secrètement amoureux de sa femme.

RAOUL – La cinquantaine. Père de Flavien. Ancien militaire, rouspéteur, gueulard, éternel insatisfait.

MATHILDE- 50 ans, mère de Flavien et femme de Raoul. Femme étourdie qui accumule les bourdes.

DONATIENNE - 70 ans. Mère de Raoul. Elle couve son petit fils Flavien comme un vrai bébé.

AGLAE – Age indéterminé. Sœur de Raoul. Célibataire complètement loufoque, un tantinet nymphomane.

LIONEL – Même âge que Paul, c'est un copain de régiment. Dépressif, suicidaire, négatif en tout. Il fiche le bourdon à tout le monde.

NB:

-Le temps de présence sur scène de chaque acteur(trice) est intéressant.

REPARTITION des REPLIQUES

ACTES	Réplique	Martine	Paul	Margot	Flavien	Hortense	Jean-Pierre	Raoul	Mathilde	Aglaée	Donatienne	Tous	Lionel
1	315	81	61	37	33	47	19	11	6	7	11	2	0
2	251	42	40	20	11	9	14	25	11	14	9	2	50
3	373	17	53	16	18	18	34	31	93	31	28	3	35
4	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	
5	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	
	939	140	154	73	62	74	67	67	110	52	48	7	85

Durée approximative:110 à 115 minutes

Le BAL des ESCARGOTS

(La pièce nécessite 6 femmes et 5 hommes)

SYNOPSIS

Effervescence chez Martine et Paul qui marient leur fille Margot...

Mais si Martine et sa mère Hortense, toutes deux hyper actives, courent de pièce en pièce, ce n'est pas le cas de Paul, surnommé l'escargot par son entourage, qui se traîne lamentablement dans la maison, à la recherche de ses vêtements.

La belle famille est déjà arrivée depuis longtemps ; les invités attendent devant la mairie où Jean-Pierre, maire et ami de Paul, fait les cent pas, attendant la mariée qui, ayant brusquement pris conscience que son ami Flavien pouvait ressembler un jour à son escargot de père... ne veut plus convoler en juste noce !

Affolement général ! Econduit, le malheureux Flavien disparaît tandis que sa famille, venue tout spécialement de la Creuse pour la cérémonie, ne l'entend pas de cette oreille et envahit la maison de la « presque mariée », bien résolue à y trouver le gîte et le couvert pour quelques jours.

Il y a là Raoul, colonel en retraite, autoritaire et sans concession ; Mathilde, son épouse, complètement à l'Ouest et soumise à son militaire de mari ; Aglaée, la tante, célibataire, nymphomane excitée et Donatienne, la mamie qui protège son petit Flavien comme un bébé.

Bien évidemment, il faut un responsable à cet état de choses et le pauvre Paul est un bouc émissaire tout désigné. Tout le monde lui tombe dessus et, une fois, les rancunes assouvies, le calme pourrait revenir dans la maison...Oui mais voilà...

L'arrivée inattendue de Lionel Chamoulard, ancien copain de régiment de Paul, déprimé, divorcé, chômeur, suicidaire et sans domicile fixe, ne va rien arranger à la situation. Surtout qu'il prend la famille en otage en exigeant le retour de son infidèle épouse.

Le retour de Flavien, habillé en bonze et psalmodiant des pensées bouddhistes de sa composition... non plus !

Le parfum aphrodisiaque à base de sécrétion glandulaire de chevroton asiatique utilisé par Jean-Pierre va quelque peu perturber le comportement de la nymphomane Aglaée.

Paul va trouver en Mathilde une alliée de choc qui, sortant de 25 ans de tutelle, vient de décréter une grève du sexe et de coller son autoritaire mari en quarantaine...

A partir de là, la situation est renversée et comme dit Mathilde : « Faut jamais faire chier un escargot qui roupille. L'escargot a le réveil brutal et l'humeur belliqueuse. On va vous en faire baver! »

Alors, envoyez la musique et que le bal des escargots commence !

NB : Tous les personnages de cette joyeuse comédie sont très agréables à incarner. Ils ont tous un caractère, un physique, une présence que vous deviez prendre plaisir à jouer. Comme dans beaucoup de mes pièces, les temps de présence sur scène sont intéressants, ce qui vous permettra, du moins je l'espère, de travailler dans une bonne ambiance au cours de joyeuses répétitions.

DECOR

L'action se déroule de nos jours, quelque part dans une petite ville de province.

Une salle à manger-salon.

A gauche et au fond de la scène, un escalier monte vers les quelques chambres de l'étage.

Au fond et au centre de la scène, une porte donne sur l'arrière de la maison et le jardin.

A gauche, près de l'escalier, une autre porte communique avec la chambre des propriétaires.

A droite de la scène, mais plus au premier plan, la porte du bureau de Paul.

A droite, en fond de scène, la porte de la cuisine.

18 pages-
35 à 40 minutes

ACTE I

Un samedi matin, vers 9 heures. Un salon-salle à manger où il règne une grande agitation. C'est le jour du mariage de Margot, la fille de la maison. Martine, la mère, hyperactive, se démène et court de pièce en pièce, accompagnée en cela par sa mère, mamie Hortense. Elles sont déjà en tenue de mariage. Paul, le mari de Martine, très cool, surnommé l'escargot par la famille, se traîne lamentablement à la recherche de ses vêtements.

HORTENSE, *sortant précipitamment de la cuisine.* – Martine ! Le plan de table... où as tu mis le plan de table ?

MARTINE, *sortant de sa chambre, un papier à la main.* – Ne t'affole pas maman, le voilà.

HORTENSE, *prenant le plan de table.* – Faut que je vérifie quelque chose. J'espère que tu ne m'as pas placée à côté de la tante de Flavien... Il paraît qu'elle est complètement cintrée...

MARTINE, *(lui reprenant le plan des mains).* – Ah non ! Tu ne vas pas chambouler mon plan de table à deux heures de la noce ! Tu composeras avec tes voisins. Dis moi plutôt ce que tu as fait du bouquet de mariée de Margot ?

HORTENSE, *(montrant la cuisine).* – Je crois bien l'avoir vu sur la table de la cuisine. Bouge pas, je vais le chercher. *(Elle sort rapidement.)*

MARTINE, *(montant rapidement l'escalier qui mène aux chambres).* – Margot, ma chérie, veux-tu un coup de main pour passer ta robe ?

MARGOT, *(voix off).* - Non ! Et n'entre pas dans ma chambre s'il te plaît !

MARTINE, *(aux anges).* – Ah ah, on veut faire une surprise à sa maman ? *(Regardant sa montre tout en redescendant.)* Presse-toi tout de même. Ouhlâlâ, déjà neuf heures ! On ne va jamais y arriver ! *(Regardant autour d'elle.)* Et Paul, où est-il encore passé celui-là !

HORTENSE, *(revenant avec le bouquet de mariée à la main).* – Il est dans la cuisine, apparemment très occupé...

MARTINE, *(étonnée).* – Paul très occupé ? Eh ben c'est nouveau ! Et qu'est ce qu'il fait exactement ?

HORTENSE, *(en riant).* – Il chasse les mouches avec sa serviette de toilette ! Et pour un peu il se servait du bouquet de Margot. Il était temps que j'arrive.

PAUL, *(arrivant par la cuisine, en caleçon, torse nu et serviette à la main, un peu paumé).* – Ah, tu es là ma chérie. A ton avis... comment je m'habille aujourd'hui ?

MARTINE, *(faussement sérieuse).* – Tu prends un jean délavé et ton tee-shirt du FC Nantes... ça

devrait être super. (*Ou une autre équipe de football pro de votre région.*)

PAUL, (*s'apprêtant à partir vers la chambre, sans se presser*). – Jean et tee-shirt... c'est parti !

MARTINE, (*le rappelant avec force*). – Paul !

PAUL, (*se retournant*). – Oui ?

MARTINE, (*bras croisés*). – Je ne voudrais pas te perturber outre mesure, mais tu te souviens quand même que tu maries ta fille aujourd'hui ?

PAUL, (*avec évidence, sans s'affoler*). – Evidemment que je m'en souviens...

HORTENSE, (*hochant la tête, mains sur les hanches*). – Et vous vous voyez, à la mairie, devant le maire, les invités et la belle famille de Margot... avec votre tee shirt jaune et vert... des canaris nantais ?!

PAUL, (*se tapant sur le front*). – Quel idiot ! Je ne sais vraiment pas ce que j'ai dans la tête en ce moment.

MARTINE, (*désolée*). – S'il n'y avait qu'en ce moment... Le problème avec toi, c'est que ça devient chronique ! (*A Paul qui attend, penaud.*) Eh bien, mais qu'est ce que tu attends ? Que tes fringues arrivent ici toutes seules ? (*Consultant de nouveau sa montre.*) Neuf heures un quart ! Dans trois quart d'heure on doit être à la mairie.

PAUL, (*faisant semblant de bouger*). – J'y vais, j'y cours, j'y vole...

HORTENSE, (*moqueuse*). – Restez simple Paul. Vous mettez juste un pied devant l'autre et vous essayez d'avancer... C'est très efficace et ça devrait suffire.

PAUL, (*faisant deux pas puis se retournant vers sa femme*). – Finalement, si je ne prends pas le jean, qu'est ce que je mets alors ?

MARTINE, (*se contenant avec peine*). – Ta chemise et ton costume sont sortis de l'armoire, posés sur le lit et ils attendent sagement que tu veuilles bien entrer dedans... dès que tu seras arrivé dans la chambre bien évidemment et de préférence dans les cinq minutes qui suivent...

PAUL, (*désarmant*). – Tu es trop gentille ma chérie, je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

MARTINE, (*du tac au tac*). – Tu resterais à poil à longueur de journée ! Et maintenant magne-toi Paul parce que là, tu commences vraiment à m'énerver grave !

PAUL, (*allant vers sa chambre*). – Ne te mets pas dans des états pareils. Reste zen. Elle n'est pas belle la vie ?

MARTINE et HORTENSE, (*ensemble, bras tendu vers la chambre*). – Costume... chambre... au trot !

PAUL, (*arrivé près de la porte, se retournant*). – Et comme cravate, je mets laquelle à ton avis ?

MARTINE, (*attrapant un livre posé sur un meuble et le lui lançant*). – Prends celle que tu veux, j'en ai marre à la fin !

PAUL, (*évitant le livre en se cachant derrière la porte*). – On ne peut vraiment rien te demander, tu montes tout de suite sur tes grands chevaux... (*Il sort.*)

HORTENSE, (*moqueuse*). – Eh ben si toi tu montes sur tes grands chevaux, lui, il n'a rien d'un pur sang ton Paul !

MARTINE, (*plaintive, ramassant le livre et le remettant en place*). – Mais qu'est ce que j'ai fait au bon dieu pour avoir un bonhomme pareil !

PAUL, (*réapparaissant à la porte, prudemment*). – Je ne voudrais pas t'embêter davantage, mais... je ne trouve pas mes chaussettes...

MARTINE, (*faussement sérieuse et faussement calme*). – C'est normal Paul... je les ai rangées dans le bas du frigo...

HORTENSE, (*du tac au tac, complétant*). – Dans le bac à légumes...

PAUL, (*passant devant elles, se dirigeant vers la cuisine*). – Vous dérangez pas, je vais les chercher.

MARTINE, (*éberluée, à sa mère*). – Mais c'est pas vrai...il va y aller... dis moi que je rêve.. Mais qu'il est con !

PAUL, (*voix off*). – Dans le bac de droite ou dans celui de gauche ?

MARTINE, (*fort, à la porte de la cuisine*). – Ferme ce frigo tout de suite Paul et sort de cette cuisine immédiatement, tu m'entends ?

PAUL, (*sortant tout penaud*). – Pourquoi tu me cries dessus tout le temps ?

MARTINE, (*les yeux au ciel*). – Il me demande pourquoi je lui crie dessus ! Est ce que tu te rends compte, que tu allais chercher des chaussettes dans un réfrigérateur ?

PAUL, (*avec évidence*). – Mais c'est toi qui m'a dit les avoir rangées là-bas...

HORTENSE, (*doigt circulaire autour de sa tempe*). – Et il n'y a rien qui vous choque ? Des chaussettes dans un frigo... ça vous paraît logique ?

PAUL, (*haussant les épaules*). – Ca m'a effectivement paru bizarre sur le moment, mais...

MARTINE, (*le coupant*). – Mais tu es quand même parti, tête baissée – enfin si on peut parler de tête baissée en ce qui concerne tes déplacements - droit vers la cuisine chercher ta paire de chaussettes, dans le frigo, entre les tomates et le roquefort !

PAUL, (*se cherchant une excuse*). – C'est parce que je crois tout ce que tu me dis...

MARTINE, (*rectifiant*). – Non Paul ! La vérité c'est que tu vis dans ta bulle de romancier et que

tu as toujours l'esprit ailleurs... dans tes histoires... avec tes personnages. Quand on te parle, tu n'écoutes jamais.

PAUL, (*montrant la cuisine*). – Ah ben si ! La preuve...

MARTINE, (*lui tenant tête*). – Taratata ! Tu as juste entendu chaussettes... et frigo, et pas un instant tu n'as essayé de comprendre le sens réel de ma phrase. Tu as vraiment un gros problème Paul !

PAUL, (*inquiet*). – Tu crois que je suis malade ?

MARTINE, (*faussement sérieuse*). – Je crains que tu ne sois atteint de gastéropodose...

PAUL, (*inquiet, se touchant le corps*). – Oh pétard ! C'est grave ? La tête ? L'estomac ?

MARTINE, (*professeur*). – C'est une maladie rarissime qui touche essentiellement les hommes, mais rassure toi, ils n'en meurent pas.

PAUL, (*voulant savoir*). – Et c'est quoi exactement ? J'ai jamais entendu parler de ce truc !

MARTINE, (*continuant sa leçon*). – Gastéropodose vient du mot gastéropode... famille regroupant toutes les variétés d'escargots et du suffixe ose qui signifie une dégénérescence. Est ce que cela t'inspire ?

PAUL, (*paumé*). – Pas vraiment. Ca devrait ?

MARTINE, (*décidée à aller jusqu'au bout*). – Eh bien dans ce cas, on va t'en rajouter une louche. Sais-tu comment te surnomment tes amis... ta famille... ton éditeur ?

PAUL, (*hésitant*). – Euh... non...

MARTINE et HORTENSE, (*ensemble, sèchement*). – L'escargot !

PAUL, (*outrée*). – L'escargot ? Mais pourquoi. ? J'en mange jamais de ces bestioles moi...

HORTENSE, (*sèchement*). – Heureusement ! Ce ne serait pas très sympa de votre part d'aller bouffer la moitié de vos congénères !

MARTINE, (*moqueuse*). – La gastéropodose, maladie que je viens d'inventer à ton contact, est la propension et la dégénérescence d'un être humain à ressembler à un escargot. Voilà !

PAUL, (*surpris*). – Je savais bien que c'était pas dans le dictionnaire, cette maladie.

MARTINE, (*fermement*). – Non, mais ça devrait, crois moi ! Et si j'étais académicienne, je m'y emploierais de toutes mes forces.

PAUL, (*vexé*). – En tout cas, c'est dégueulasse de me surnommer l'escargot. Tiens, ça m'en coupe les jambes...(Il s'assied lourdement sur le canapé.)

MARTINE, (*réagissant*). – Ah non ! Surtout pas les jambes, c'est pas le moment ! Tu marches

déjà à la vitesse d'un pou rhumatisant... (*Regardant sa montre.*) Il nous reste une demie heure avant la mairie. (*Haussant le ton et l'emmenant de force vers la chambre.*) Paul, tu as exactement cinq minutes pour t'habiller... pas une de plus !

PAUL, (*faisant profil bas*). – La chambre, c'est par là... je sais. (*Elle le pousse de force dans la chambre.*)

MARTINE, (*exaspérée*). – Quand je pense que notre futur gendre est du même acabit que celui-là... Eh ben, ça promet de belles réunions de famille.

On sonne à la porte d'entrée.

HORTENSE, (*subtilisant le plan de table des mains de sa fille*). – Je vais peut être jeter un coup d'oeil sur le plan de table vite fait pour voir où est placée la givrée. Je n'ai pas envie de me la coltiner pendant tout le repas. (*Elle se sauve côté cuisine avant que Martine n'ait eu le temps de réagir.*)

MARTINE, (*exaspérée*). – Allons bon ! Manquait plus qu'un emmerdeur maintenant pour nous faire gagner du temps !

Elle va ouvrir la porte et Flavien, le fiancé de Margot entre. Il est en tenue de marié et semble un peu emprunté dans ses vêtements. C'est un garçon un peu lent et très gaffeur. Ce pourrait être le fils de Paul...

MARTINE, (*surprise*). – Ah, le marié est déjà prêt. C'est toujours ça... Bonjour mon petit Flavien.

FLAVIEN, (*embrassant sa future belle mère et regardant Martine avec admiration*). – Bonjour Martine ! Wouahhh, vous êtes magnifique aujourd'hui...

MARTINE, (*amusée*). – Ah bon... seulement aujourd'hui ? Parce qu'habituellement je suis moche à déformer les miroirs ?

FLAVIEN, (*voulant se rattraper*). – Non non, c'est pas ce que je voulais dire mais... là... vous êtes presque aussi jolie que Margot.

MARTINE, (*un peu vexée*). – C'est très gentil de me comparer à Margot mais c'est dommage que tu aies employé l'adverbe « presque »...que je trouve un peu dévalorisant à mon égard.

FLAVIEN, (*conscient de sa bourde et voulant se rattraper*). – Je suis désolé... je ne voulais pas vous blesser...d'autant que c'est normal que vous soyez moins jolie que Margot vu que vous êtes beaucoup plus vieille qu'elle... (*Main sur le front.*) Oh putain, qu'est ce que raconte, moi !

MARTINE, (*geste à l'appui*). – Voilà le genre de réflexion qui vous met en forme pour la journée...

FLAVIEN, (*s'enfonçant de plus en plus*). – Ce que je voulais dire... c'est que les mères étant plus âgées que les filles, il est logique qu'elles soient...

MARTINE, (*le coupant*). – S'il te plaît, n'en rajoute pas, tu ne vas pas t'en dépêtrer et je sens que

tu vas, encore, me sortir quelques gentillesse dont tu as le secret.

FLAVIEN, (*changeant de conversation*). – Comme vous voulez. Et sinon... comment me trouvez-vous ?

MARTINE, (*le regardant de la tête au pied*). – Magnifique ! Tu as vraiment le physique de l'emploi. (*Se vengeant.*) Tu es « presque » aussi joli qu'un marié normal.

FLAVIEN, (*comprenant l'allusion*). – Presque aussi joli... Vous êtes fâchée, je le vois bien.

MARTINE, (*gentiment*). – Mais non mais non ! Depuis six ans que tu sors avec ma fille, je commence à bien te connaître maintenant. Je ne vais pas m'offusquer de tes écarts de langage.

FLAVIEN, (*enchanté*). – C'est vrai ? Vous êtes une belle mère vachement sympa. (*Tête modeste de Martine.*) Si si, je le pense vraiment. Bien souvent, les belles mères sont des êtres envahissants et acariâtres qui vous... qui sont... qui font... enfin qui... tandis que vous...vous êtes... vous êtes...(*Il cherche ses mots.*)

MARTINE, (*le coupant*). – On va peut être arrêter les comparaisons pour ce matin, parce que je sens qu'un dérapage est encore possible. (*Elle renifle l'air en regardant autour d'elle.*) Qu'est ce que c'est que cette odeur ?

FLAVIEN, (*reniflant à son tour*). – Quelle odeur ? Je ne sens rien d'extraordinaire...

MARTINE, (*le sentant de près*). – Par mégarde, en venant ici, tu n'aurais pas marché sur une...

FLAVIEN, (*vérifiant ses semelles de chaussures*). – Non non, mes semelles sont propres...

MARTINE, (*le sentant de plus près encore*) – On dirait une odeur animale de bête crevée...

FLAVIEN, (*comprenant soudain*). – Ah d'accord ! Ce doit être mon nouveau parfum. Vous n'avez pas l'habitude, c'est pour ça qu'il vous tape dans le nez.

MARTINE, (*se reculant*). – Pour taper, il tape dis donc ! Et il s'appelle comment, ton nouveau parfum ? Brut d'équarrissage de chez Azarro ? Ou Compost N°5 de chez Chanel ?

FLAVIEN, (*lui expliquant*). – Pas du tout ! En fait, c'est du véritable musc... de la sécrétion glandulaire de chevreton d'Asie que je fais venir directement de Pékin, par internet.

MARTINE, (*étonnée*). – De Pékin ! Mais quel intérêt de se coller une puanteur pareille sur la peau ? Accroche toi une pancarte autour du cou avec « défense de humer ». Parce que là... wouahhh, on est limite alerte à la pollution atmosphérique. (*Elle va ouvrir une porte pour aérer.*)

FLAVIEN, (*un peu vexé*). – D'abord, ça ne pue pas... ça sent ! Bon d'accord, ça sent peut être un peu fort mais c'est exprès pour stimuler les phéromones

MARTINE, (*étonnée*). – Stimuler les phéromones ? Rien que ça !

FLAVIEN, (*lancé dans ses explications*). – Parfaitement ! Les phéromones sont des substances chimiques émises par la plupart des animaux et des humains, et qui agissent comme des messagers

entre les individus d'une même espèce, transmettant aux autres organismes des informations qui jouent un rôle dans l'attraction sexuelle... Et le musc de chevrotin active leur sécrétion...

MARTINE, (*le coupant*). – Oui, bon ça va ! Tu ne vas pas me faire un cours sur les phéromones, je connais.

FLAVIEN, (*terminant ses explications*). – Extrêmement actives, elles agissent en quantités infinitésimales et elles peuvent être détectées à plusieurs kilomètres à la ronde.

MARTINE, (*amusée*). – C'est redoutable ton truc. Tu vas bientôt avoir aux fesses les trois quarts des gonzesses en chaleur du canton.

FLAVIEN, (*timidement*). – L'important, c'est que ça agisse sur Margot.

MARTINE, (*inquiète*). – Ah, parce que Margot et toi... ça ne marche pas trop sur ce plan là ?

FLAVIEN, (*se reprenant vivement*). – Si si ! Très bien même. Mais aujourd'hui, c'est un tel grand jour que je veux mettre tous les atouts de mon côté.

MARTINE, (*réaliste*). – J'espère qu'elle sera plus réceptive à ton parfum miracle que moi, parce que dans l'immédiat, ta sécrétion de chevrotin asiatique me donne plus envie de gerber que de te tomber dans les bras. (*Regardant sa montre.*) Ouhlà ! Et Margot, qu'est ce qu'elle fabrique ?

FLAVIEN, (*effaré*). – Elle n'est pas encore prête ? Mais tout le monde est déjà devant la mairie !

MARTINE, (*inquiète*). – Tout le monde... tout le monde ?

FLAVIEN, (*s'énervant mollement*). – Mes parents sont arrivés très tôt ce matin de la Creuse avec la fofolle de tante Aglaée et mamie Donatienne. Le maire a déjà passé son écharpe et il fait les cent pas sur le perron de la mairie. C'est lui qui m'a envoyé en éclaireur. Il m'a dit aussi que ça me ferait du bien de prendre l'air...

MARTINE, (*reniflant*). – Tu m'étonnes !

Paul sort enfin de sa chambre. Il a passé son costume mais s'est affublé d'une horrible cravate verte qui jure sur son costume. Il ne remarque même pas la présence de Flavien. Mamie Hortense arrive en même temps de la cuisine et va saluer Flavien.

PAUL, (*fier de lui*). – Et voilà le travail ! (*Tournant sur lui même.*) Vous avez vu l'artiste ? (*A sa femme.*) Quatre minutes trente deux secondes très exactement. Vraiment trop fort le mec. (*Devant le regard ahuri des 3 autres.*) Tiens Flavien, tu es là ? Pourquoi vous me regardez de cette façon, tous les trois ?

MARTINE - HORTENSE et FLAVIEN, (*ensemble, mains tendues vers Paul*). – La cravate !

PAUL, (*posant sa main sur sa cravate*). – Qu'est ce qu'elle a ma cravate ? Elle n'est pas droite ? (*Il essaie de la recentrer sur son col.*)

HORTENSE, (*à sa fille, hochant la tête*). – S'il n'existait pas ton Paul... faudrait l'inventer !

PAUL, (*main toujours sur son col*). – Le nœud est mal fait ?

MARTINE, (*abandonnant*). – Laisse tomber, ce n'est pas grave. Tu te feras foutre de ta gueule... une fois de plus...comme d'habitude.

FLAVIEN, (*réaliste*). – Je ne voudrais pas vous presser mais faudrait peut être y aller maintenant.

PAUL, (*reniflant autour de lui*). – Oh pétard ! Ca chmoute un max là dedans !

HORTENSE, (*idem Paul*). – Vous avez raison, ça sent le vieux bouc dans cette maison. On se croirait dans une bergerie du Larzac !

MARTINE, (*allant au bas de l'escalier*). – Margot, tu es prête ? C'est l'heure ma chérie et ton futur mari t'attend...

Margot qui écoutait en haut, sur le palier, sans être vue du public, apparaît aussitôt. Elle est en peignoir de bain, pas coiffée, ni maquillée. Elle s'arrête au milieu du palier et pose ses mains sur la rambarde. Tous la regarde, complètement ahuris de la voir dans cette tenue.

MARGOT, (*boudeuse*). – J'veux pas y aller...

MARTINE, (*interloquée*). – Comment ça... tu ne veux pas y aller ?

MARGOT, (*même jeu*). – Je n'ai plus envie...

TOUS, (*ensemble*). – Plus envie de quoi ?

MARGOT, (*fermement décidée*). – De me marier. Je n'ai plus envie de me marier, c'est tout !

PAUL, (*pragmatique*). – C'était bien la peine que je me grouille à m'habiller.

MARTINE, (*en colère*). – Paul, on est à dix minutes du mariage... ton copain le maire fait les cent pas sur le perron de sa mairie... tous les invités nous attendent... la belle famille arrive du fin fond de la Creuse pour assister à la noce... on a un traiteur avec ses 80 repas sur les bras à la salle des fêtes... ta fille fait un caprice et est encore en peignoir de bain à cinq minutes de la cérémonie et toi... toi... tout ce que tu trouves à dire, c'est que ça t'emmerde de t'être habillé pour rien !

PAUL, (*cool*). – Je disais ça pour rigoler.

MARTINE, (*en colère*). – Parce que tu trouves que la situation est risible toi ?

FLAVIEN, (*approchant de l'escalier*). – Mais enfin Margot, ma chérie, que se passe-t-il ?

MARGOT, (*fermement*). – Reste où tu es Flavien ! Je t'interdis de monter.

FLAVIEN, (*grimpant 2 marches*). – Ma chérie... mon amour !

MARGOT, (*enjambant la balustrade*). – Si tu gravis encore une marche, je te préviens, je me jette dans le vide.

TOUS, (*ensemble, bras tendus en avant, avançant d'un pas, sauf Paul*). – Ne fais pas ça !

PAUL, (*incrédule, aux autres*). – En même temps, vu la hauteur du palier, elle peut sauter sans parachute, elle ne va pas se briser les os. Un entorse tout au plus.

MARTINE, (*à Paul, outrée*). – C'est tout l'effet que ça te fait de voir ta fille à deux doigts du suicide ? Tu es vraiment un monstre mon pauvre Paul !

HORTENSE, (*à Paul, méchamment*). – Père indigne !

PAUL, (*perfide, à mamie*). – Eh oh doucement ! En attendant, je vous rappelle que ce soir encore vous allez bouffer dans la gamelle du père indigne, comme tous les jours, d'ailleurs, depuis bientôt dix ans...

HORTENSE, (*à Paul, vexée*). – Je vous remercie Paul, c'est très délicat de votre part.

MARGOT, (*essayant d'enjamber à nouveau la balustrade*). – Vous avez fini de vous engueuler ?!

PAUL, (*montrant mamie du bras*). – C'est elle qui a commencé. Elle me cherche.

HORTENSE, (*ripostant, en montrant Paul de la main*). – C'est même pas vrai d'abord ! C'est lui !

PAUL, (*à Margot, essayant de minimiser*). – Tout ça parce que j'ai laissé entendre que ta balustrade, c'était pas non plus le 20ème étage de la tour Montparnasse.

MARTINE, (*bras tendus vers sa fille*). – N'écoute pas ton père, ma chérie. Ne fais pas de bêtise...

HORTENSE, (*jouant sur les sentiments*). Pense à ta vieille mamie qui voudrait tant te voir en robe blanche avant de mourir...

PAUL, (*voulant faire de l'esprit, à mamie*). – Ah bon, vous allez mourir bientôt ? Je ne savais pas que vous étiez condamnée... Il y a longtemps que vous êtes malade ?

HORTENSE, (*le toisant*). – Gendre indigne ! Ca vous ferait trop plaisir, pas vrai ?

PAUL, (*insidieusement*). – On peut toujours rêver, c'est pas défendu.

HORTENSE, (*voulant avoir le dernier mot*). – Rêver, c'est bien tout ce que vous savez faire !

ACTE 1 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 2 :

14 pages-
30 à 35 minutes

ACTE 2

Dans l'après midi, quelques heures plus tard. A l'ouverture du rideau, tout le monde revient du restaurant par la porte en fond de scène. Martine et Paul arrivent les premiers.

MARTINE, (*en bougonnant*). – Je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie ! (*En colère après Paul.*)
Jamais je ne te pardonnerai cette humiliation Paul ! Jamais !

PAUL, (*fataliste*). – Tu dramatises tout.

MARTINE, (*se lâchant*). – Ah oui, je dramatises tout !? Et que fais-tu des remarques acerbes de Francine Duchemolle : (*Elle imite avec manière.*) « Félicitations, très chère. Mais il faut avouer que c'est un curieux repas de noces... Remarquez il y a des couples qui se quittent un an après leur mariage. Eux auront un avantage sur les autres... c'est de s'être séparés avant même leur union... c'est pas banal ! » Et elle a dit ça en éclatant de rire, cette bécasse !

PAUL, (*minimisant*). – Pure méchanceté. Elle n'a jamais pu te sentir la mère Duchemolle.

MARTINE, (*attaquant de nouveau*). – Et Georgette Marlin , ma meilleure amie, en pleurs, qui m'a embrassée en me souhaitant : « Toutes mes condoléances, ma pauvre Martine... »

PAUL, (*trouvant la parade*). – Elle a beau être ta meilleure amie, n'empêche qu'elle est con comme un balai sans manche celle là.

MARTINE, (*sa colère monte progressivement*). – Et ton éditeur, il est con lui aussi ? Tu sais ce qu'il m'a dit entre le fromage et le dessert, ton éditeur ?

PAUL, (*inquiet, bredouillant*). – Euh... non. Et qu'est ce... ce... ce... ce qu'il t'a dit ?

MARTINE, (*lui assénant*). – Voilà une superbe idée d'écriture pour votre mari. Il pourrait presque en faire une pièce de théâtre si tant est qu'il se presse à écrire avant que l'idée ne lui sorte de la tête.

PAUL, (*déçu*). – Ah bon, il a dit ça mon éditeur ?

MARTINE, (*explosant*). – Parfaitement ! Et je te passe toutes les autres humiliations. La cinglée de tante Aglaée, complètement pétée, qui a cru bon de chanter : « Si j'étais le marié, j'embrasserais la mariée... »

PAUL, (*ravi*). – Que tout le monde a repris en chœur en riant très fort. (*Il chante.*)

MARTINE, (*accablée*). – Tais toi, j'en ai la nausée. Mariage raté... noce pourrie... ambiance de merde !

PAUL, (*hochant la tête*). – Je ne suis pas d'accord. Au début du repas, quand tonton Joseph a renversé sa boîte de médicaments et qu'on s'est tous mis à quatre pattes pour rechercher ses pilules sous les tables... Eh bien, ça a été un grand moment comique.

MARTINE, (*ironique*). – Ben tiens donc ! Et au dessert, quand Aglaée a cru bon de faire la danse du ventre, debout sur une table, qu'elle a glissé sur le plateau de fromages et qu'elle s'est vautrée sur tes genoux... c'était aussi un grand moment comique ?

PAUL, (*avec assurance*). – Absolument ! J'ai trouvé ça spontané... naturel... et très chaleureux.

MARTINE, (*outrée*). – Chaleureux... tu m'étonnes ! Tu avais carrément le nez collé entre ses seins.

PAUL, (*minimisant l'événement*). – Tout de suite les idées mal placées. J'essayais juste de lui retirer des morceaux de camembert qui avaient sauté dans son décolleté.

MARTINE, (*avec mépris*). – Tu me dégoûtes Paul. Un escargot... un énorme escargot lubrique, voilà ce que tu es devenu ! (*Elle part vers l'escalier.*)

PAUL. – Où vas-tu ?

MARTINE, (*en montant les marches*). – Préparer les lits pour héberger toute cette smala. Tu es content ? (*Elle disparaît dans les chambres.*)

PAUL, (*découragé*). – J'en ai marre d'être traité d'escargot... et d'escargot lubrique par dessus le marché !

Arrivée d'Aglaée et de Jean-Pierre, bras dessus bras dessous.

AGLAE, (*apercevant Paul*). – Ah, Paul est arrivé avant nous. (*Elle rit.*) Vous avez été rapide pour un...

PAUL, (*la coupant*). – Pour un escargot, je sais ! Normal, je suis venu ventre à terre.

AGLAE, (*tout excitée*). – Vous êtes vraiment très drôle Paul. Quel humour !

PAUL, (*se forçant à rire*). – Il vaut mieux en avoir en la circonstance. Et puis un escargot qui se fend la gueule, ça ne court pas les jardins.

JEAN-PIERRE, (*gentiment*). – Te fâche pas Paul, c'est juste un petit surnom sympa...

PAUL, (*bougon*). – Ah oui, t'es sûr de ça ? Et à la fin du repas, quand vous avez fait la farandole de la chenille, pourquoi vous avez modifié les paroles: «Qui c'est qu'est toujours en r'tard
C'est l'escargot qui se prépare
Sa cravat' verte sur son coeur
Paul n'arriv'ra que dans une heure...

AGLAE, (*toute fière*). – C'est moi qui ai eu l'idée.

PAUL, (*levant le pouce*). – Super ! Merci !

JEAN-PIERRE, (*sous le charme d'Aglaée*). – Aglaée est vraiment très spirituelle, très drôle et très poète aussi.

PAUL, (*près de Jean-Pierre, le reniflant*). – Je rêve ou tu schlingues le chevrotin asiatique toi aussi ?

JEAN-PIERRE, (*tout bas, doigt sur la bouche*). – Juste un petit peu... parce qu'en fait...

PAUL, (*le coupant*). – Me dis pas que tu as piqué cette puanteur à Flavien....

JEAN-PIERRE, (*se défendant très vite*). – C'est lui qui me l'a donné. Il m'a dit qu'il ne s'en servirait plus jamais désormais.

AGLAE, (*séductrice*). – Moi j'adore votre parfum J.P. je le trouve envoûtant, excitant. Il me rend dinnngue.

PAUL, (*comprenant*). – Ah oui d'accord ! Tu ne perds pas le nord, mon cochon.

JEAN-PIERRE, (*un peu gêné*). – Aglaée se sentait seule... moi aussi...tous les deux célibataires... Alors si le chevrotin peut nous rapprocher, pourquoi pas !?

Arrivée de Donatienne et de Hortense, en pleine discussion

DONATIENNE, (*intéressée*). – Dis, tu vas bien m'apprendre quelques prises de judo ?

HORTENSE, (*sérieuse*). – Promis. Mais faut t'en servir qu'en cas de légitime défense. Quand un vieux te passe la main aux fesses par exemple.

DONATIENNE, (*en riant*). – Parce que, passer la main aux fesses, tu considères ça comme de la légitime défense, toi ? Moi je dirais plutôt que c'est un service rendu au souvenir de mémoire.

HORTENSE, (*riant elle aussi*). – Sacrée Donatienne !

DONATIENNE, (*en rajoutant*). – Et puis eh... si je réagis à chaque fois qu'on me pelote la croupe, il ne va plus rester un bonhomme, debout sur ses pattes, dans mon club. Ils sont chauds comme des baraques à frites un soir de kermesse, là-bas dans mon village !

Elles éclatent de rire en se congratulant.

HORTENSE, (*morte de rire*). – T'es vraiment trop drôle. Qu'est ce qu'on se marre quand on ne s'engueule pas !

DONATIENNE, (*brusquement triste*). – Quel dommage que le mariage soit annulé, on ne va plus se revoir.

HORTENSE, (*regardant Paul d'un sale œil*). – Tout ça à cause de l'autre mollusque là !

PAUL, (*réagissant*). – Vous commencez sérieusement à lui titiller grave les antennes, au mollusque !

HORTENSE, (*l'attaquant de nouveau*). – N'empêche que si aviez donné une autre image de vous à votre fille, jamais elle n'aurait jamais renoncé au mariage.

DONATIENNE, (*insidieusement*). – Même mon petit Flavien qui était si gentil, si mignon, si équilibré... eh bien je l'ai trouvé un peu mou quand je l'ai revu ce matin.

HORTENSE, (*montrant Paul*). – Tout ça à cause de lui !

DONATIENNE, (*en rajoutant une louche*). – Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas mais faut bien avouer que vous êtes loin d'être un exemple de vitalité pour la jeunesse.

AGLAE, (*moqueuse*). – C'est sûr qu'on peut difficilement vous surnommer Speedy Gonzales. Et c'est pas pour demain que vous allez remplacer Lucky Luke... l'homme qui tire plus vite que son ombre.

JEAN-PIERRE, (*gentiment*). – Et si tu faisais une petite cure de vitamine C, peut être que ça te dynamiserait un peu...

PAUL, (*s'enflammant brusquement*). – Si tu dois t'y mettre toi aussi, je préfère m'en aller tout de suite. (*Il entre dans son bureau.*)

Arrivée de Raoul, mains dans les poches. Il est suivi de Mathilde et de Margot, toutes deux portant des valises.

RAOUL, (*comme un pacha*). – On est arrivé, vous pouvez poser les valises.

MATHILDE, (*essoufflée*). – C'est pas de refus. J'en ai le souffle coupé.

RAOUL, (*cynique*). – L'avantage quand tu as le souffle coupé, c'est que tu parles moins et par voie de conséquence, tu racontes moins de conneries! C'est toujours ça de gagné.

MARGOT, (*un peu agacée*). – Et vous, au niveau essoufflement, ça va ? Pas trop oppressé ?

RAOUL, (*pas concerné*). – Pas le moins du monde ! Un peu d'exercice n'a jamais tué personne. (*Grandiloquent.*) C'est ce qui forge le caractère et la grandeur des hommes.

MATHILDE, (*s'asseyant sur sa valise*). – Ouais eh ben moi d'abord je m'en fous, j'suis une femme.

RAOUL, (*agacé*). – C'est une image Mathilde, c'est une image ! Ah ! Si tu avais été sous mes ordres, dans le 56ème régiment d'infanterie, je te prie de croire que tu marcherais au pas aujourd'hui.

MATHILDE, (*se révoltant mollement*). – Eh oh ! Trente ans de mariage avec toi, ça vaut bien 18 mois de service militaire. (*Aux autres.*) C'est tout juste s'il ne me collerait pas en taule quand le repas arrive avec cinq minutes de retard..

RAOUL, (*autoritaire*). – De l'autorité ! Voilà ce qu'il manque dans notre société aujourd'hui. De l'autorité pour mater tous ceux qui refusent de se plier à la discipline...Tous ces p'tits cons qui ne sont jamais contents, ces syndicalistes qui nous emmerdent avec leurs grèves juste le jour des départs en vacances, les patrons rupins, les flics ripoux, les bronzés rasés, les homos ramollos, les politicards avec leur casserole au cul...

MATHILDE, (*en riant*). – Même que des fois, il en ont tellement de casseroles que ça leur fait une vraie batterie de cuisine.

MARGOT, (*intervenant*). – Je ne veux pas briser votre enthousiasme, mais vous savez quand

même que depuis mai 68, les choses ont bien changées en France.

MATHILDE, (*brusquement excitée*). – Mai 68 ! Papa m'en a souvent parlé. Les pavés... les barricades... les CRS... Ah, comme j'aurais aimé participer à cette lutte et aider à la libération de la femme.

RAOUL, (*stupéfait*). – Mathilde ! Non mais, ça ne va pas ! Anarchiste ! Terroriste ! Fouteuse de merde !

DONATIENNE, (*la regardant avec pitié*). – En vous voyant ma chère belle fille, je ne suis pas bien certaine que vous ayez été libérée de partout. (*Montrant sa tempe.*) J'ai comme l'impression qu'il vous reste encore des paquets de nœuds quelque part là haut.

AGLAE, (*moqueuse, à Mathilde*). – Franchement, tu te vois pas, avec tes petites mains, dépavant les avenues de Paris et grimpant sur les barricades en tailleur Chanel et en talons hauts ? Tu aurais été la mascotte des étudiants.

MATHILDE, (*avec évidence*). – Pas folle, j'aurais mis des gants de bricolage.

Martine arrive des chambres.

MARTINE, (*descendant l'escalier*). – Les chambres sont prêtes si vous voulez y déposer vos affaires.

HORTENSE, (*montrant Donatienne*). – Je vais partager mon lit avec Donatienne, elle est d'accord. (*Elles partent vers les chambres.*)

MARTINE. – Dans ce cas, Raoul et Mathilde, vous prendrez la chambre bleue, au fond du couloir. Aglaée, ce sera la jaune, à droite, en haut de l'escalier.

MARGOT, (*réagissant*). – La chambre jaune ? Eh, mais c'est ma chambre !

MARTINE, (*d'autorité*). – Réquisition ma petite fille, comme en temps de guerre ! Il faut bien héberger l'occupant.

MARGOT, (*plus mollement*). – Enfin maman, c'est ma chambre... avec toutes mes affaires personnelles...

MARTINE, (*lorgnant sa fille*). – Si certaines personnes, ici, n'avaient pas fait de résistance, nous n'aurions pas été obligé de loger les envahisseurs ! Est ce que je me fais bien comprendre Margot ?

MARGOT, (*profil bas*). – Mais alors... je dors où ?

MARTINE, (*montrant le bureau*). – Sur la banquette, dans le bureau de ton père.

MARGOT, (*protestant*). – Elle est vachement dure cette banquette...

MARTINE, (*sans pitié*). – Fallait y penser avant !

JEAN-PIERRE, (*arrangeant*). – Si ça peut t'arranger Martine, tu sais que j'ai une grande

maison et que je peux loger quelqu'un. Eh ben tiens, Aglaée par exemple... comme ça Margot pourra récupérer sa chambre.

AGLAEÉ, (*bien éméchée*). – C'est gentil J.P, vous êtes un amooooouuur.

MARTINE, (*secouant la tête*). – Toi, je te vois venir, avec tes gros sabots.

JEAN-PIERRE, (*un peu gêné*). – Je disais ça pour arranger...

MARTINE, (*moqueuse*). – Ben tiens donc ! (*Brusquement sèche*.) On ne change rien mais l'hôtel est complet !

On sonne à la porte. Tout le monde se fige. Margot va ouvrir et Lionel entre. C'est un personnage du même âge que Paul, habillé très modestement et qui porte une valise à la main. Il semble très abattu.

LIONEL, (*apercevant tout le monde, saluant gêné*). – Messieurs dames... Je m'excuse de vous déranger... je suis bien chez monsieur Paul Perrotin ?

MARGOT, (*près de lui*). – Tout à fait, je suis sa fille. Et que nous vaut l'honneur de votre visite monsieur... monsieur ?

LIONEL, (*lui tendant la main*). – Chamoulard... Lionel Chamoulard ! Je suis un ami de Paul, de passage dans le coin, et je me suis permis d'avancer lui dire un petit bonjour...

MARTINE, (*s'avançant vers lui*). – Votre nom ne me dit rien. Paul ne m'a jamais parlé de vous.

LIONEL, (*timidement*). – C'est normal, nous nous sommes connus, il y a de nombreuses années et...

MARTINE, (*agacée, le coupant*). – Vous ne tombez pas vraiment bien, en ce moment, cher monsieur Dumolard...

LIONEL, (*corrigeant timidement*). – Non, pas Dumolard... Chamoulard... mon nom c'est Chamoulard...

MARTINE, (*de plus en plus agacée*). – Oui Chamoulard, si vous voulez. Chamoulard... Dumolard, c'est quasiment pareil.

LIONEL, (*rectifiant*). – Non, pas vraiment... parce que Dumolard, ça fait le gars qui crache... tandis que...

MARTINE, (*dont l'énervement monte encore d'un cran*). – Tandis que Chamoulard, ça fait le mec qui bouffe des chamallow ?

LIONEL, (*perturbé*). – Oui... euh non... oui...enfin... c'est pas facile à porter tous les jours, vous savez...

MARTINE, (*se calmant*). – Ah ça j'imagine. En tout cas, cher monsieur Sauciflard, comme vous pouvez le constater, la maison est quasiment pleine, on joue à guichet fermé en ce moment !

LIONEL, (*insistant timidement*). – Chamoulard, pas Sauciflard. Je ne vais pas vous importuner longtemps... Cinq minutes... juste le temps de saluer mon copain Paul...

MARTINE, (*découragée, à sa fille*). – Appelle ton père parce que je sens que le Clérambard y décollera pas avant de l'avoir vu.

Margot va chercher son père dans le bureau tandis que Martine fait entrer Lionel et referme la porte derrière lui.

LIONEL, (*ultime précision, en regardant tout le monde*). – Mon nom, c'est Chamoulard... pas Clérambard... Lionel Chamoulard...

Arrivée de Paul que l'on sent énervé. A la vue du visiteur, son visage se détend progressivement et il exulte brusquement.

PAUL, (*complètement surpris*). – Chacha ! C'est pas possible ! Chacha, mon Chacha !

LIONEL, (*même attitude que Paul*). – Popaul ! Mon Popaul !

Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre et s'étreignent à n'en plus finir. Embrassades, tapes dans le dos, et tout ça, sous les regards étonnés des autres.

PAUL, (*regardant son copain*). – Mon Chacha !

LIONEL, (*même jeu*). – Mon Popaul !

PAUL, (*à sa femme, le désignant*). – C'est Chacha !

MARTINE, (*faussement calme*). – Je te remercie, j'avais compris.

LIONEL, (*aux autres, désignant Paul*). – C'est Popaul !

TOUS, (*ensemble*). – On le sait !

MARTINE, (*à Paul*). – Pourrais-tu m'expliquer les raisons de ce trop plein d'affection pour ce monsieur que je ne connais ni d'Eve, ni d'Adam ?

PAUL, (*étonné, le présentant*). – Lionel Chamoulard... mon copain de régiment... Je t'ai souvent parlé de lui...

MARTINE, (*bras croisés, se retenant*). – Jamais Paul, je m'en rappellerais ! Il n'a pas un nom qui s'oublie facilement monsieur Laurembard.

PAUL, (*insistant*). – Mais si ! Chamoulard... Le CISS de Nantes... Le Centre d'instruction du Service de Santé... Caserne Mellinet !... (*A son copain*) Dix huit mois ensemble... Tu te souviens mon Chacha ?

LIONEL, (*attendri*). – Si je me souviens...

Ils se mettent côte à côte et se mettent à chanter tout en défilant, au pas, dans la pièce.

PAUL et LIONEL, (*chantant*). – Souvenir qui passe
 Ma vieille caserne oubliée
 Un deux trois
 Le camp la remplace
 Avec ses feux à la veillée (*Voir air sur Web « Souvenir qui passe »*)

LIONEL – PAUL, (*Ils s'arrêtent et partent sur un autre air*). – Ou alors :
 Tiens, voilà du boudin, voilà du boudin, voilà du boudin
 Pour les Alsaciens, les Suisses et les Lorrains,
 Pour les Belges, y en a plus, Pour les Belges, y en a plus,
 Ce sont des tireurs au cul. (bis) (*Voir sur Web « T'auras du boudin »*)

RAOUL, (*fonçant sur eux*). – Voulez vous bien vous taire, bande de p'tits salopards ! Si c'est pas honteux de brailler les chants de la légion étrangère alors que vous n'étiez que des infirmiers militaires planqués dans le service de Santé ! (*Avec mépris.*) Minables petits piqueurs de fesses !

PAUL, (*se défendant*). – On a quand même fait deux mois de classe... avec des exercices, des marches et tout ça...

RAOUL, (*secouant la tête*). – Eh ben, en vous voyant aujourd'hui, j'ose pas imaginer la vitesse du défilé.

LIONEL, (*timidement*). – Et on en a vachement bavé... quelques fois...

RAOUL, (*autoritaire*). – Pas assez à mon goût ! Mais je vais vous reprendre en main moi, ça ne va pas traîner, et à la première incartade, allez hop, trois jours de gnouf. Ah ah, on rigole moins, bande de p'tits salopards !

MATHILDE, (*s'approchant de lui*). – Calme toi mon Raoul, tu n'es plus en service. Tu t'énerves, tu t'énerves que tu vas devenir aussi rouge qu'un gratte cul et que ta tension va encore monter. (*Gratte-cul= fruit rouge du cynorrhodon – poil à gratter*)

RAOUL, (*voix forte*). – Mathilde, fous moi la paix avec ma tension s'il te plaît !

MATHILDE, (*essayant de le calmer*). – Le docteur t'a dit de ne pas t'énerver...

RAOUL, (*hurlant*). – Je ne m'énerve pas ! J'essaie juste d'inculquer un esprit patriote à ces deux bidasses d'opérette.

MATHILDE, (*insistant*). – Si si, je vois bien que tu t'énerves un petit peu quand même...

RAOUL, (*lui mettant la valise sur les bras*). – Chambre bleue, au fond du couloir et que ça saute ! (*Scandant.*) Une deux, une deux, une deux...(Mathilde monte en pressant le pas.)

RAOUL, (*se frottant les mains*). – Et maintenant à nous deux, les planqués !

MARTINE, (*intervenant*). – Mon cher Raoul, bien qu'il y ait un indéniable besoin de discipline dans cette maison, je ne pense vraiment pas que ce soit le jour. (*Montrant Lionel.*) D'autant que ce

monsieur ne veut pas traîner et ne demande sans doute qu'à filer...n'est ce pas monsieur Filochard ?

LIONEL, (*rectifiant de nouveau*). – Cha... Chamoulard ! Mais cela dit, je ne suis pas spécialement pressé.

MARTINE, (*se contenant*). – Vous peut être... mais nous si ! Parce que, si vous nous voyez bien habillés en ce moment, c'est en raison du mariage de notre fille Margot...

LIONEL, (*s'effondrant sur le canapé, en pleurs*). – Ah le mariage... quelle belle institution... quand ça marche... Vous avez de la chance mademoiselle... Je vous souhaite que ça dure longtemps...

PAUL, (*lui tapant sur l'épaule*). – Risque pas de durer... ça n'a même pas commencé. La cérémonie était à onze heures et ils ont rompu à dix.

LIONEL, (*redouble de pleurs*). – Comme vous avez du souffrir ma pauvre demoiselle...

MARGOT, (*s'approchant de lui, gentiment*). – Pas du tout ! C'est moi qui ne voulais plus me marier.

LIONEL, (*en larmes*). – Oh le pauvre garçon !

MARGOT, (*le consolant*). – Non non, rassurez vous. Nous nous sommes quittés en bons termes et nous continuerons à nous voir.

LIONEL, (*effondré*). – C'est pas comme moi... Trente ans de mariage, d'amour, de petits cadeaux, de délicates attentions et hop, du jour au lendemain, je me retrouve tout seul...

MARGOT, (*le plaignant*). – Votre femme est décédée ?

LIONEL, (*hochant la tête, en pleurs*). – Si ce n'était que ça... ce ne serait pas grave.

ACTE 2 à SUIVRE...

Un petit aperçu de l'acte 3 :

24 pages-

50 à 55 minutes

ACTE 3

Le lendemain matin. A l'ouverture du rideau, on découvre Flavien, dans sa tenue de bonze, assis sur la table basse du salon, en position de yogi et en pleine méditation. Il psalmodie des prières en hochant la tête en cadence. Mathilde arrive des chambres.

MATHILDE, (*apercevant son fils*). – Flavien, mon chéri, que fais tu assis sur cette table inconfortable ?

FLAVIEN, (*regardant droit devant lui*). – Que ton siège soit dur ou mou, ce ne sont jamais que tes fesses qui sont posées dessus.

MATHILDE, (*près de lui*). – Ne me dis pas que tu as passé la nuit ici ? Tu n'as pas du dormir du tout ?

FLAVIEN, (*même jeu*). – Celui qui dort d'un œil, est à moitié reposé....Et celui qui peut dormir sur ses deux oreilles est anormalement constitué...

MATHILDE, (*faisant des gestes devant lui pour le sortir de sa torpeur*). – Flavien ! Ouh ouh ! C'est maman, tu me reçois ?

FLAVIEN, (*même jeu*). – Je ne reçois plus rien... les ondes sont brouillées... Vous devez passer sous un tunnel... Veuillez renouveler votre appel ultérieurement...

MATHILDE, (*insistant*). – Je ne suis pas sous un tunnel... Je suis là, près de toi, dans le salon... Tu me vois ?

FLAVIEN, (*hors connexion*). –Je... entends plus... plus... plus.. Bip...bip... bip... bip... bip...

La porte extérieure s'ouvre et Paul entre. Il est habillé comme la veille et marche complètement cassé en deux en se tenant le bas du dos.

MATHILDE, (*à Paul*). – Paul ! Que vous arrive-t-il ?

PAUL, (*douloureux*). – Lumbago ! J'ai dormi toute la nuit dans le garage, sur la banquette arrière de ma voiture. (*Montrant Flavien*) Ne me dites pas qu'il a passé toute la nuit dans cette position... Eh ben, il ne va pas être qu'un peu courbaturé le bonze... (*Se frottant le dos.*) Aïe, mon dos !

MATHILDE, (*désolée*). – Je suis désolé, tout ça est de notre faute. Nous avons envahis votre maison comme de vrais barbares.

PAUL, (*gentiment*). – Ce n'est pas grave Mathilde...

MATHILDE, (*insistant*). – Oh ben si c'est grave. Moi je ne voulais pas, ça ne se fait pas ces choses là... Mais quand Raoul décide quelque chose... j'ai intérêt à filer doux...

PAUL, (*compréhensif*). – Il est autoritaire, le bougre.

MATHILDE, (*résignée*). – C'est rien de le dire.

PAUL, (*tout penaud*). – Comme moi avec Martine. Vous avez vu, elle me mène par le bout du nez...

MATHILDE, (*heureuse d'avoir compris*). – Je ne saisis pas toujours tout, mais là, j'avais bien compris que vous ne portiez pas la culotte chez vous. Et moi, en plus de Raoul qui me rabroue tout le temps, y a ma belle mère et ma belle sœur qui me prennent sans arrêt pour une conne.

PAUL, (*gentiment*). – Et c'est pas sympa parce que vous êtes très gentille Mathilde.

MATHILDE, (*s'excusant*). – C'est vrai que je n'ai pas inventé le fil à couper l'eau tiède mais c'est pas de ma faute. Je parle sans réfléchir, alors forcément, je sors un tas d'âneries. J'peux pas m'en empêcher, c'est plus fort que moi.

PAUL, (*gentiment*). – Vous êtes consciente de vos faiblesses, c'est déjà bien...

MATHILDE, (*réaliste*). – Il y en a qui se charge de me les rappeler au cas où j'oublierais.

PAUL, (*la boostant*). – Il faut vous révolter Mathilde ! Vous ne pouvez pas accepter d'être humiliée comme ça, sans arrêt.

MATHILDE, (*fataliste*). – Qu'est ce que je peux y faire? Je suis une escargotte, moi aussi et au moindre danger, je rentre dans ma coquille, comme vous.

PAUL, (*lâché*). – C'est ce que je faisais jusqu'à hier, mais maintenant, c'est terminé ! Ils ont réveillé le gastéropode qui dormait en moi. Tremblez misérables moqueurs, sinistres ironiques... L'heure de la vengeance de l'escargot a sonné.

MATHILDE, (*remontée*). – Bravo Paul, je vous accompagne ! Je ne sais pas encore comment je vais m'y prendre mais je me réveille moi aussi. Ca va chier ! Puisque nous sommes des escargots, on va leur en faire baver !

On sonne à la porte d'entrée. Paul va ouvrir et fait entrer Jean-Pierre

JEAN-PIERRE, (*à la cantonade*). – Bonjour tout le monde ! Alors les noceurs, bien dormi ? (*Apercevant Flavien.*) Oh là ! Qu'est ce qu'il nous fait le Dalai Lama ? Il est en attente de lévitation ? (*Montrant ses jambes repliées sous lui.*) Il s'apprête à décoller...il a déjà rentré le train d'atterrissage...

MATHILDE, (*inquiète*). – Il est sur cette table depuis hier soir. Quand on est parti se coucher, il nous a dit qu'il avait besoin de réfléchir... Il était vingt trois heures et ce matin, à huit heures, il n'a pas bougé d'un orteil.

JEAN-PIERRE, (*réaliste*). – Que fait-on de lui ? Il ne va passer la journée en méditation sur la table basse du salon ? Je ne suis pas certain que Martine apprécie beaucoup cette déco. Avec un abat jour sur la tête, on pourrait éventuellement le transformer en lampe d'ambiance... mais par où on fait passer le fil électrique, hein, je vous le demande ? (*Il rit, content de sa blague.*)

MATHILDE, (*inquiète*). – J'ai communiqué deux minutes avec lui et puis ensuite, plus rien. Il ne me reçoit plus, comme si il n'y avait plus de connexion... comme si son réseau était saturé...

JEAN-PIERRE, (*lui mettant un bâton, une canne ou autre tige dans le dos*). – Avec une antenne, ça passera peut être mieux.

MATHILDE, (*y croyant*). – Mon chéri, tu nous reçois mieux maintenant ?

JEAN-PIERRE, (*prenant sa propre main comme un micro et parlant fort*). – Allo allo le Thibet... Ici la Vendée... Vous m'entendez ? Répondez... Allo allo le Thibet... Ici la Vendée... Vous me recevez ? Répondez...

FLAVIEN, (*sortant de sa torpeur*). – Je vous reçois cinq sur cinq... Mais rien ne sert de crier... il faut parler à point. (*Citant.*) Lafontaine, adaptation.

MATHILDE. – Ca y est, il est rebranché ! Mon chéri, tu dois être tout courbaturé, tout raide...

FLAVIEN, (*repartant dans ses tirades*). – La raideur du corps n'est rien, seule compte la souplesse de l'esprit.

JEAN-PIERRE, (*secouant la tête*). – Eh ben les amis, vous n'êtes pas sortis de l'auberge ! Il va bientôt vous falloir un traducteur pour décrypter toutes ses pensées bouddhistes.

PAUL, (*intervenant*). – Avant toute chose, faut le dégager de cette table. Vous vous voyez en train de prendre l'apéritif avec un bonze posé entre le pastis, le whisky, les cacahuètes et les olives vertes ?

MATHILDE, (*essayant de convaincre son fils*). – Allez mon chéri, sois mignon, descend de cette table tout de suite. C'est pas un endroit pour s'asseoir. En plus, tu bloques la circulation sanguine de tes jambes et tu vas te choper un phlébite tibétaine. Et c'est pas Boudha, Shiva, ni Vishnu qui viendront te soigner après... Tu seras bien content de trouver le docteur Martin ! (*Ou le médecin de votre localité.*)

JEAN-PIERRE, (*venant à son secours*). – A-t-on idée de se plier en deux pareillement ? C'est pas ça qui va te grandir mon gars.

FLAVIEN, (*même jeu*). – Celui qui est un peu plié... peut malgré tout devenir un grand chêne.

JEAN-PIERRE, (*agacé*). – En attendant de devenir un grand chêne, t'as vraiment l'air d'un gland posé cette table en ce moment. Allez hop, tu te lèves et tu vas gentiment méditer dans le jardin, au grand air, ça te fera le plus grand bien.

FLAVIEN, (*embarrassé*). – Peux pas... J'suis bloqué... Pourriez pas m'aider siouplait ?

Jean-Pierre et Paul le soulèvent chacun de leur côté pendant que Mathilde essaie de lui décroiser ses jambes qui semblent tétanisées. Ils le posent par terre sur ses jambes flageolantes qui plient sous son poids ; Ils vont lui ouvrir la porte du jardin vers laquelle il se dirige dans une marche dandinante de canard.

MATHILDE, (*le soutenant*). – Ca va aller mon chéri ? Tu veux que je te frictionne les jambes au Synthol ?

FLAVIEN, (*sur le point de sortir*). – Comme diraient Adam et Eve en parlant de leur fils : « Qui va Caïn, va caha. (*Il sort très digne mais à moitié accroupi et en se dandinant d'un pied sur l'autre.*)

MATHILDE, (*attristée, aux autres*). – Mon pauvre petit garçon, je ne l'ai jamais vu comme ça. Vous croyez qu'il va guérir ? (*Illuminée.*) Et si je le faisais vacciner contre la fièvre jaune ?

JEAN-PIERRE, (*rassurant*). – Rassurez vous Mathilde, il n'est pas malade. Il se prend juste pour un bonze... mais ça va lui passer...

MATHILDE, (*paumée*). – Et pourquoi il se prend pour un bonze ? C'est quand même pas une saison pour se faire bonzer.

JEAN-PIERRE, (*hochant la tête, à Paul*). – C'est vrai qu'on a un peu de peine à la suivre par moment...

Arrivée de Raoul qui descend des chambres.

RAOUL, (*autoritaire*). – Mathilde ! Qu'est ce que tu fabriques encore ! J'aimerais bien que tu m'approches mes vêtements... au lieu de faire la causette, bêtement, comme d'habitude !

MATHILDE, (*s'apprêtant à obéir*). – Tout de suite, mon Raoul, j'arrive...

PAUL, (*avec un geste à l'appui, l'encourageant*). – Mathilde... c'est peut être le moment...

RAOUL, (*s'impatientant*). – Allez, grouille toi un peu, espèce de molasse !

MATHILDE, (*voix forte, mains sur les hanches, réagissant exagérément*). – Non mais ! De quel droit il me cause sur ce ton, le Raoul-Gontran-Germain Froidefond, colonel de mes deux à la retraite ! (*Elle est stupéfaite de ce qu'elle vient de dire.*)

RAOUL, (*outré*). – Mathilde ! Non mais ça ne va pas ! T'as fumé la moquette ou quoi ?!

MATHILDE, (*complètement lancée*). – Parfaitement ! Une taf de Saint Maclou coupé ras, enroulé de PQ... ça le dérange le bidasse que je m'en sois roulé une ?

RAOUL, (*de nouveau autoritaire*). – Tu vas me faire le plaisir d'arrêter de te donner en spectacle et tu vas monter illico dans la chambre me donner mes fringues. Est ce clair ?

MATHILDE, (*complètement lancée*). – Parfaitement clair mon colonel. Mais là, je me suis octroyée une permission de huit jours. Faudra faire sans moi.

RAOUL, (*ne se contrôlant plus*). – Mathilde, je suis ton mari et par voie de conséquence...

MATHILDE, (*même jeu*). – Ta gueule Raoul, tu me saoules ! (*Tête de Raoul.*)

PAUL, (*la calmant*). – C'est peut être un peu brutal ça, non ?

MATHILDE, (*à Paul*). – Faudrait savoir ! (*Menaçante.*) On n'arrête pas un escargot énervé. Quand il charge, faut pas rester devant !

JEAN-PIERRE, (*moralisateur*). – En qualité de maire, je vous rappelle, Mathilde, que les liens du mariage sont très forts et que vous êtes unis pour le meilleur et pour le pire...

MATHILDE, (*le coupant*). – Ah oui ? C'est sans doute pour ça que vous êtes resté célibataire vous ? Alors cacahuète !

RAOUL, (*essayant de la raisonner*). – Pour le meilleur et pour le pire... Tu as entendu ce qu'a dit monsieur le maire ?

MATHILDE, (*ironique*). – Eh bien, on va dire que j'ai eu le pire en premier et que maintenant, je m'octroie le meilleur.

RAOUL, (*se contenant avec peine*). – Ne me pousse pas à bout Mathilde, ma patience a des limites.

MATHILDE, (*du tac au tac, disant n'importe quoi*). – La mienne aussi. Et il y a des limites à ne pas franchir sans les dépasser. (*Tout le monde se regarde sans comprendre.*) Ah ah, vous ne la connaissiez pas cette réplique...ça vous bouche un coin !

RAOUL, (*bras tendu vers l'escalier*). – Je te somme de remonter dans ta chambre tout de suite !

MATHILDE, (*narquoise*). – Ouais, je vais remonter... mais quand j'en aurais envie.

RAOUL, (*en colère*). – Cent mille fantassins en déroute ! Personne ne m'a jamais désobéi !

MATHILDE, (*même jeu*). – Cool Raoul ! Y a un début à tout et il est grand temps que ça change. Maintenant, c'est toi qui va m'obéir.

RAOUL, (*en colère*). – Ah oui ? Eh bien tu peux toujours courir. C'est moi et moi seul qui commande à la maison !

MATHILDE, (*insistant*). – C'est toi qui commande à la maison ? T'es sûr de ça ?

RAOUL, (*sûr de lui*). – Affirmatif ! Je ne vois pas ce qui me ferait changer d'avis. Et tu mériterais que je te colle au trou pour insubordination.

MATHILDE, (*portant l'estocade*). – Eh bien dans ce cas, mon p'tit Raoul, moi je te colle en quarantaine. A partir de ce soir, je fais la grève de... du sexe... et pendant une durée indéterminée...

RAOUL, (*accusant le coup*). – Oh non, pas ça ! Tu n'as pas le droit. Tu m'entends Mathilde, tu n'as pas le droit de faire ça !

MATHILDE, (*déterminée*). – Je vais me gêner tiens ! Et cette grève durera jusqu'à ce que tu sois revenu à de meilleurs sentiments à mon égard, là !

RAOUL, (*dans un sursaut*). – Il faut toujours poser un préavis avant de faire grève. (*Prenant les autres à témoin.*) Elle n'a pas posé de préavis... vous êtes témoins ?

JEAN-PIERRE, (*intervenant*). – Il a raison, faut toujours poser un préavis auprès de la direction, autrement ça ne compte pas...

MATHILDE, (*lui signifiant de se taire*). – Alors vous...

RAOUL, (*cherchant un dernier recours*). – Et le motif ? Faut un motif valable pour faire grève. T'as pas de motif valable !

MATHILDE, (*déterminée*). – Agression brutale d'un membre de la famille dans ses sentiments les plus intimes ! On dira que c'est une grève surprise et spontanée. Le mouvement devient incontrôlable et échappe totalement à ses dirigeants.

RAOUL, (*avec dédain*). – Cégéciste va !

MATHILDE, (*ironique*). – Tu ne crois pas si bien dire. C'est à cause de la CGC si je fais grève.

RAOUL, (*avec dédain*). – La CGC ?

MATHILDE, (*détachant les premières lettres de chaque mot*). – La Connerie Gigantesque du Colonel !

RAOUL, (*suppliant*). – Mathilde... ma petite Titide...

MATHILDE, (*imperturbable*). – Quand je pense qu'il y a 25 ans, la petite Titide a refusé les avances du général Ropars... Trois étoiles sur le képi, c'est quand même pas rien ! Et tout ça pour rester fidèle à un vulgaire colonel avec ses 5 minables petites barrettes sur les épaulettes et son grand complexe de supériorité en prime !

RAOUL, (*incrédule et inquiet*). – Non ! Ropars t'as fait du gringue ? Ce vieux général tout gâteaux...

MATHILDE, (*imperturbable*). – Parfaitement ! A chaque fois que tu parlais en manœuvre... le vieux gâteau m'apportait des gâteaux.

RAOUL, (*révolté*). – Ah le salaud ! J'espère que t'en n'as pas mangé.

MATHILDE, (*en rajoutant une louche*). – Et je ne te parle pas du lieutenant Bocanfuso, le beau corse brun plein de fougue. Ah, celui là, il a bien failli m'avoir. Il n'aurait pas hésité à plastiquer ma petite culotte pour me sauter dessus. Quel tempérament le bougre !

RAOUL, (*capitulant*). – Faut que je sorte prendre l'air, moi.... j'me sens pas bien... (*Il sort en fond de scène, porte du jardin, en claquant la porte.*)

JEAN-PIERRE, (*estomaqué*). – Eh bien dites donc, vous ne vous lâchez pas souvent, mais quand ça vous arrive, vous ne faites pas dans la demie mesure.

MATHILDE, (*soufflant de plaisir*). – Cré vingt dious ! Ca fait du bien, je me sens revivre.

Arrivée d'Aglaée.

AGLAEE, (*à la cantonade*). – Bonjour tout le monde ! (*A J.P, langoureusement.*) Bonjour J.P, bien dormi ?

MATHILDE, (*devançant tout le monde*). – Moi, j'ai dormi comme la Loire.

AGLAEE, (*moqueuse*). – Ah bon ? T'as dormi comme la Loire... c'est original ! T'étonne pas alors de ne pas être très saine au réveil. (*Elle rit.*) Loire... Seine... les fleuves... Vous avez pigé ?

MATHILDE, (*paumée*). – Pigé quoi ? J'ai pioncé comme une marmite et alors ? Y a pas de quoi en faire un cas dans le bourg.

AGLAEE, (*fataliste*). – S'il y en a qui s'endorment le soir en espérant être plus intelligents le lendemain matin, ce n'est apparemment pas ton cas, ma pauvre Mathilde.

MATHILDE, (*même jeu qu'avec Raoul*). – Eh oh ! Elle va se calmer un peu la vieille fille nymphomane...

AGLAE, (*moqueuse*). – Qu'est ce qu'il lui arrive à la neuneu de la famille ? C'est la Loire de cette nuit qui déborde ?

MATHILDE, (*très digne*). – Tu peux dire ce que tu veux mais : « La bave de la grenouille n'atteindra jamais la blanche tourterelle... » *(Elle s'apprête à citer la source.)*

AGLAE, (*la coupant*). – Jojo Durand de la Bertelandière, je sais ! Et si je racontais à Raoul tes écarts de langage... il en penserait quoi, ton cher mari ?

MATHILDE, (*amusée*). – A mon avis, pas grand chose. Il est dans le jardin, trop préoccupé par sa quarantaine.

AGLAE, (*étonnée*). – Raoul en quarantaine ? Scarlatine, oreillons ?

MATHILDE, (*amusée*). – Ni l'une, ni l'autre. Disons que c'est une mise au repos forcé de certains de ses organes. Une sorte de Carême, de ramadan, de yom kippour des étages inférieurs.

AGLAE, (*comprenant*). – Ne me dis pas que tu as imposé ça à mon frère !

MATHILDE, (*relativisant*). – C'est un mouvement syndical, tout au plus, et qui cessera dès que les revendications en cours auront abouties.

AGLAE, (*hautaine*). – Egoïste ! Comment es-tu devenue, je ne te reconnais plus.

MATHILDE, (*virilement, se remontant la robe*). – Tu vois Aglaée, faut jamais faire chier un escargot qui roupille. L'escargot a le réveil brutal et l'humeur belliqueuse. Pas vrai Popaul ?

PAUL, (*virilement, se remontant le pantalon*). – Affirmatif camarade ! Et merci d'avoir envoyé la musique... le bal des escargots peut commencer.

MATHILDE, (*doigt tendu en avant, menaçante*). – Et y aura pas de repos pour les baves. Qu'on se le dise !

AGLAE, (*hautaine*). – Raoul ! Raoul ! *(Elle sort précipitamment par la porte du jardin.)*

JEAN-PIERRE, (*désapprobateur, à Paul*). – Ne me dis pas que tu es l'instigateur de cette rébellion ? Ne me dis pas que tu as sciemment excité Mathilde à se dresser contre son mari ? Tu sais comment ça s'appelle ça Paul ? Tu sais comment ça s'appelle ? Un fomentateur de révolte, voilà comment ça s'appelle !

PAUL, (*détaché*). – Appelle ça comme tu veux, je m'en fous comme de ma première liquette !

JEAN-PIERRE, (*cherchant à les culpabiliser*). – Et Aglaée ? Vous avez vu comment l'annonce de la quarantaine de son frère l'a bouleversée, cette brave fille ?

MATHILDE, (*relativisant*). – Ce qui la bouleverse surtout, la brave fille, c'est le mot « quarantaine ». Pour elle, c'est une durée de temps d'abstinence tout simplement inenvisageable.

JEAN-PIERRE, (*attaquant Paul sur un autre front*). – Et Martine ? Tu y penses à Martine

quelque fois ?

PAUL, (*calmement*). – Pas nécessaire... tu y penses largement pour moi.

JEAN-PIERRE, (*un peu gêné*). – Pourquoi tu me dis ça ?

PAUL, (*accusateur*). – Me prend pas pour une bille Jean-Pierre ! Je vois bien ton petit manège autour de Martine, depuis des années. Le brave copain célibataire qui est toujours là pour remonter le moral d'une épouse incomprise de son gastéropode de mari...

MATHILDE, (*intervenant*). – Bravo monsieur le maire ! Félicitations ! Vous êtes vraiment très dévoué et très proche de vos concitoyennes. (*Au public.*) Oh là là, comment il se fait élire dans sa commune le J.P, j'y crois pas...

JEAN-PIERRE, (*se défendant*). – Je fais ça en tout bien, tout honneur, je vous assure...

MATHILDE, (*intervenant*). – A d'autres ! Vous êtes tous pareils les hommes... tous comme mon lieutenant corse...

JEAN-PIERRE, (*même jeu*). – Eh oh ! Je n'ai encore jamais essayé de plastiquer des calebards, moi !

MATHILDE, (*complètement lâchée*). – Non, mais c'est pire. Vous vous servez de vos yeux enjôleurs. Vous êtes comme Kâa, le boa du livre de la jungle... (*Mimant.*) dont les yeux faisaient des vrilles de toutes les couleurs pour hypnotiser ses proies...

JEAN-PIERRE, (*même jeu*). – D'abord, je n'ai pas des yeux enjôleurs et même si j'en avais, je ne saurais pas faire des vrilles avec.

MATHILDE, (*complètement lâchée, mimant*). – Que vous dites ! Mais moi je vois bien comment elle vous regarde Martine et vous, vous êtes là, tel un gluant reptile hypnotiseur guettant sa proie, prêt à sauter dessus...

JEAN-PIERRE, (*dépassé*). – Mais non, ce n'est pas vrai. J'aime bien Martine, c'est exact... mais...

MATHILDE, (*le coupant*). – Il avoue Paul, il avoue ! Allez y, cassez lui la gueule.

Paul retrousse ses manches et avance vers lui.

JEAN-PIERRE, (*bras en avant*). – Doucement, doucement ! Enfin Paul, tu me connais... je ne ferais jamais ça à un ami... Et puis, il y a Aglaée... qui me plaît beaucoup... et à qui je ne suis pas insensible... il me semble...

MATHILDE, (*moqueuse*). – Je ne voudrais pas vous décevoir, mais ma belle sœur se met en transes dès qu'elle voit passer une braguette à portée de main. Tiens, je me souviens d'une fois où elle était folle amoureuse d'un bel italien du sud, eh bien, elle avait même réussi à nous faire des transes napolitaines...fallait voir ça.

La porte du jardin s'ouvre et Aglaée entre en toute hâte. En même temps, les deux grands mères arrivent sur le palier des chambres.

AGLAÉE, (*affolée*). – Z'auriez pas une échelle ? Vite, vite !

PAUL, (*étonné*). – Une échelle ? Pourquoi faire ?

AGLAÉE, (*affolée*). – Flavien est grimpé tout en haut du cerisier...

DONATIENNE, (*inquiète*). – Qu'est ce que mon petit gars fait dans un cerisier, à 8 heures du matin ?

AGLAÉE, (*expliquant*). – Il est en grande conversation avec des merles...

DONATIENNE, (*même jeu*). – Mon petit gars parle aux oiseaux maintenant. (*A l'attention de Hortense.*) Tu vois dans quel état elle me l'a mis ta saloperie de petite fille.

HORTENSE, (*ripostant aussitôt*). – Recommence pas avec ça Donatienne, ou tu vas trouver à qui parler (*Aux autres.*) Qu'est ce qu'il peut bien leur raconter aux merles, son illuminé de petit fils ?

AGLAÉE, (*expliquant*). – Il chante. Il leur dit qu'il est bien court le temps des cerises et que eux, les gais rossignols et les merles moqueurs, ils devraient tous être en fête... et que c'est pas bien de venir bouffer la récolte de cerises des autres...

MATHILDE, (*attristée*). – Pourvu qu'il n'ait pas l'idée de s'envoler avec eux. Il va se vautrer...

DONATIENNE, (*apitoyée, regardant sa belle fille*). – S'envoler avec eux... Décidément, les jours se suivent et se ressemblent chez vous, ma pauvre Mathilde.

MATHILDE, (*se rebiffant*). – Chez vous aussi, ma pauvre Donatienne ! Vous êtes chaque jour un peu plus vache. Un peu plus qu'hier, mais bien moins que demain... et sûrement encore bien moins que la semaine prochaine.

DONATIENNE, (*choquée*). – Quelle insolente.

MATHILDE, (*même jeu*). – Mais ils ne vont plus se ressembler longtemps mes jours. Je suis en train de reconsidérer ma situation. Elle en a ras la touffe la Mathilde ! Voilà plus de trente ans que vous me prenez pour une conne...

DONATIENNE, (*choquée*). – Mathilde, taisez vous ! Il serait temps que Raoul vous reprenne en main

AGLAÉE, (*même jeu*). – Vous l'étouffez Mathilde, vous l'infantilisez, vous la ridiculisez, (*Très fort.*) Vous l'emmerdez ! Quant à ce que Raoul me reprenne en main, comme vous dites, c'est pas demain le veille.

HORTENSE, (*réaliste*). – Vous réglerez vos comptes plus tard. Dans l'immédiat, il faut une échelle pour descendre Fabien de là haut.

JEAN-PIERRE. – D'un autre côté, s'il a réussi à monter, il devrait bien réussir à descendre.

AGLAEE, (*un peu gênée*). – L'échelle... ce n'est pas pour lui... C'est pour Raoul...

TOUS, (*surpris*). – Pour Raoul ?

AGLAEE, (*expliquant*). – Je pense qu'il a voulu rejoindre Flavien et le bout d'une branche a du casser sous son poids... Il est resté lamentablement pendu à l'autre bout...

TOUS, (*horrifiés*). – Quelle horreur !

AGLAEE, (*expliquant*). – Il est pendu... mais par les bretelles. Je ne sais pas comment il a réussi cet exploit. Chaque fois qu'il bouge un peu, ça fait yoyo. Il monte et il descend, c'est rigolo, mais je doute fort que ses bretelles résistent encore longtemps à ses gesticulations.

Un craquement suivi d'un grand cri.

DONATIENNE, (*affolée*). – Je crois bien qu'il vient d'atterrir.

Elle se précipite vers le jardin, suivie de Aglaée et de Jean-Pierre.

HORTENSE, (*à Mathilde*). – Vous n'allez pas prendre des nouvelles de votre époux ?

MATHILDE, (*avec évidence*). – Pourquoi faire ? Le SMUR est déjà sur place.

HORTENSE, (*paumée*). – Quel SMUR ?

MATHILDE, (*détachant bien les mots*). – **Secours Maman Urgence Raoul !**

HORTENSE, (*agressive, à Paul*). – Et vous Paul, ça vous dérangerait d'aller donner les premiers soins à votre invité ?

PAUL, (*s'apprêtant à partir*). – J'y vais...

MATHILDE, (*idem Paul*). – Paul... c'est peut être aussi le moment pour vous...

Paul revient sur ses pas, remonte virilement la ceinture de son pantalon et, de la même manière que Mathilde, il répond à sa belle mère.

PAUL, (*roulant les mécaniques*). – Non, mais c'est vrai à la fin... De quoi elle se mêle la vieille taupe ?

HORTENSE, (*outrée*). – Oooohhhh !

PAUL, (*devant elle, même jeu*). – Est ce que je vous demande, moi, si vous avez besoin de soins pour soigner votre agressivité chronique ? Hein ? Parce que là, en l'occurrence on pourrait vous déclarer en longue maladie.

HORTENSE, (*outrée*). – Oooohhhh !

Arrivée de Martine, par la porte du jardin. Elle a des baguettes de pain sous le bras et un panier à provisions à la main.

MARTINE, (*intriguée*). – C'est quoi cette agitation dans le jardin ? Et pourquoi ils sont tous groupés, à genoux, autour du cerisier ?

MATHILDE, (*très sérieusement*). – Mon fils discute le bout de gras avec des merles, perché sur la plus haute branche du cerisier et son père – qui me sert accessoirement de mari – ce héros au regard si doux, ce brillant militaire, cet homme de force et de caractère... vient tout simplement de se casser la gueule en voulant le rejoindre.

MARTINE, (*choquée*). – Et c'est tout l'effet que cela vous fait ? Il s'est peut être brisé quelque chose en tombant...

MATHILDE, (*même jeu*). – Il est solide, il s'en remettra. Il n'y a rien que son amour propre qui va en prendre un coup. Pensez donc... avoir fait autant de campagnes militaires dangereuses, traversé des champs de mines, sauté en parachute sans jamais se faire la moindre égratignure... et se vautrer lamentablement de la plus basse branche d'un cerisier. Oh la honte ! (*Elle rit.*)

MARTINE, (*choquée*). – Et ça vous fait rire...

HORTENSE, (*accusatrice*). – Je ne sais pas ce qu'ils ont, tous les deux, ce matin. Si tu avais entendu comment elle a parlé à Donatienne tout à l'heure ... Et si tu savais aussi de quoi m'a traité ton Paul à l'instant... (*Main sur le cœur.*) J'en suis toute tourneboulée...

MARTINE, (*allant vers lui*). – Ne me dis pas que tu as osé insulter maman...

HORTENSE, (*douloureuse*). – Siiiiiii ! Il m'a traitée de... de... de...

PAUL, (*avec assurance*). – De vieille taupe... et je m'apprêtais à lui en rajouter une louche quand tu es arrivée.

HORTENSE, (*outrée*). – Oooohhhh !

MARTINE, (*agressive*). – Et tout ça alors que moi, depuis sept heures ce matin, je me décarcasse à faire des courses pour le petit déjeuner des envahisseurs...

PAUL, (*avec réalisme*). – A qui la faute ? Qui les a invités, toi ou moi ?

MATHILDE, (*intervenant*). – Il a raison, j'suis témouine. Même que moi, je voulais pas vous embêter mais que le troufion il a jamais voulu m'écouter.

MARTINE, (*agressive*). – N'empêche que pendant mon absence, monsieur ne trouve rien de mieux que d'agonir de sottises sa pauvre belle mère qui a déjà bien de la peine à le supporter.

PAUL, (*à Mamie*). – J'en suis bien conscient, mamie, et je ne voudrais pas vous imposer plus longtemps ce terrible supplice. Aussi, dès hier soir, j'ai téléphoné aux Genêts d'Or... vous savez, la maison de retraite qui est au bord de la rivière... La directrice m'a confié qu'elle comptait beaucoup sur la canicule de cet été pour libérer quelques chambres en septembre... Du coup, je vous ai inscrit d'office, mamie ! Alors, heureuse ?

HORTENSE, (*outrée*). – Goujat !!

MATHILDE, (*intervenant*). – D'un autre côté, il est chez lui... les plus gênés s'en vont !

MARTINE, (*mauvaise*). – De quoi je me mêle ?!

MATHILDE, (*amusée*). – Vous affolez pas Martine, je crois bien qu'il a dû en garder un petit peu pour vous aussi...

PAUL, (*à Martine, lâché*). – Elle a raison, les plus gênés s'en vont. Comme je constate que mon tempérament de mollusque t'est devenu insupportable, je te rends ta liberté, en adulte responsable. (*Montrant les meubles et objets.*) Tu pourras emporter tout ce que tu voudras, je me débrouillerai. Il y a de nombreuses maisons locatives sur le marché actuellement, tu ne devrais pas avoir de problème de logement.

MARTINE, (*stupéfaite*). – Mais enfin Paul... tu es fou..., comment je fais ? Où je prends l'argent ?

PAUL, (*avec évidence*). – Tu reprends ton ancien métier d'infirmière. Tous les hôpitaux en recherchent. Si ça peut t'arranger, j'avancerai la caution... que tu me rembourseras plus tard.

MARTINE, (*implorante*). – Tu ne peux pas me faire ça, Paul...

PAUL, (*conciliant*). – Si si, mais on reste bons amis bien entendu. Pas question de briser 25 ans de vie commune pour une vulgaire indigestion d'escargots...

A SUIVRE....

Si vous souhaitez connaître la fin de cette pièce,

Le texte est disponible chez Art & Comédie.

3 rue de Marivaux 75002 PARIS

Email | Site | *tel.* 01 42 96 89 42

<http://www.librairie-theatrale.com/>

et

Si vous souhaitez me joindre :

jc.martineau@free.fr

Site : <http://pause-theatre.fr>